



présente

“L’amour médecin”

1665

Comédie-ballet en trois actes et en prose

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici :

un résumé

et une analyse comportant l’examen de :

- la genèse (page 3),
- l’intérêt de l’action (page 3),
- l’intérêt littéraire (page 4)
- l’intérêt documentaire (page 5),
- l’intérêt psychologique (page 8),
- les thèmes plus généraux (page 8),
- la destinée de l’œuvre (page 8).

Résumé

Prologue

Décident de s'unir la comédie, la musique et le ballet.

Acte I

Le bourgeois Sganarelle explique à ses voisins, Aminte, Lucrèce, M. Josse et M. Guillaume, que sa fille, Lucinde, est inexplicablement mélancolique. Ils lui donnent des conseils intéressés qu'il n'apprécie pas. Lucinde arrive, et Sganarelle, pour lui remonter le moral, promet de lui offrir tout qu'elle voudra. Quand elle déclare qu'elle voudrait se marier avec Clitandre dont elle s'est entichée, il se met en colère, ne veut rien entendre et s'en va. Puis, dans un monologue, il admet qu'il a refusé cette demande parce qu'il ne supporte pas l'idée de donner sa fille à un autre homme, un homme qui hériterait également de sa fortune. Lucinde et sa suivante, l'entrepreneuse et astucieuse Lisette qui fait d'abord semblant de ne pas voir Sganarelle, décident de lui jouer un tour pour le punir de son égoïsme. À la fin de la dernière scène, Lucinde fait semblant d'être malade, et Sganarelle est obligé de demander à son valet, Champagne, de *«querir des médecins»*.

“Premier entracte” : «Champagne, en dansant, frappe aux portes de quatre médecins, qui dansent et entrent avec cérémonie chez le père de la malade.»

Acte II

Alors que la suivante, Lisette, demande à Sganarelle : *«Que voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?»* ils se présentent. Lisette en affronte un, M. Tomès, à qui elle apprend qu'un de ses anciens patients est mort, ce qui le fait s'emporter car il n'est pas mort selon les règles (1). Mais Sganarelle, à qui M. Tomès a donné ce diagnostic de sa fille : *«Il y a beaucoup d'impuretés en elle»*, les paie (2). Puis, censés discuter du cas de Lucinde, M. Tomès et M. Des Fonandrès ne parlent d'abord que de leurs déplacements dans Paris, puis d'une *«querelle»* entre deux médecins de l'Antiquité, et enfin de leur conception de la médecine. Comme Sganarelle leur annonce : *«L'oppression de ma fille augmente»*, ils se perdent en *«cérémonies»* et parlent tous ensemble ; mais, si les deux autres médecins, M. Macroton et M. Bahys, sont présents, ce sont les deux premiers qui s'affrontent, étant en désaccord sur le traitement à suivre, M. Tomès préconisant une saignée, tandis que M. Des Fonandrès recommande l'utilisation d'un émétique (4). Sganarelle se retrouve avec M. Macroton qui, dès lors, parle en hachant ses mots, et M. Bahys qui ne fait que bredouiller, ce qui ne l'empêche pas de proférer : *«Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles.»* car ils lui assènent : *«Ce n'est pas qu'avec tout cela votre fille ne puisse mourir ; mais au moins vous aurez fait quelque chose, et vous aurez la consolation qu'elle sera morte dans les formes»* (5). Désespéré, Sganarelle décide de se procurer de l'orviétan, *«un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés»*, qu'il achète à *«l'opérateur»* qui le vante en *«chantant»*.

“Deuxième entracte” : «Plusieurs Trivelins et Scaramouches, valets de l'opérateur, se réjouissent en dansant.»

Acte III

M. Filerin, médecin âgé dont la situation est assurée, demande à ses confrères de ne pas se disputer devant les malades pour pouvoir continuer à les tromper car *«le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont de la vie.»* (1). Survient Clitandre qui est déguisé en médecin (3), et dont l'assurance impressionne Sganarelle : lui *«tâtant le pouls»*, il lui déclare : *«Votre fille est bien malade»*, prétendant

la soigner «*par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille*» (5). Lucinde pouvant lui parler, Sganarelle se réjouit de la voir «*un peu plus gaie*» (6). Clitandre lui indique que «*c'est de l'esprit qu'elle était malade*», qu'il faut lui ôter son «*désir dépravé de vouloir être mariée*» qu'il veut soigner en se déclarant son époux. Sganarelle accepte l'idée d'un mariage fictif, et Clitandre donne à Lucinde «*un anneau constellé, qui guérit les égarements d'esprit*», puis fait venir un notaire (6). Est ainsi signé un contrat prévoyant une dot importante, ce qui réjouit Sganarelle et surtout Lucinde et Clitandre qui a fait «*venir des voix et des instruments*» (7). D'où :

“Scène dernière” : «La comédie, le ballet et la musique chantent :
«*Sans nous tous les hommes
Deviendraient malsains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.*»

La comédie déclare :
«*Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.*»

Analyse

La genèse

Cette courte pièce fut écrite sous pression pour le bonheur du roi, Louis XIV, qui aimait faire la fête et qui a peut-être suggéré le sujet à Molière. Au début de son avis “**Au lecteur**”, il précisa que ce «*simple crayon*», ce «*petit impromptu*», «*a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours*», avec la collaboration de Lulli pour la musique d'un ballet, en septembre 1665, devant la Cour réunie dans les jardins de Versailles.

L'intérêt de l'action

Aux comédies-ballets d'inspiration romanesque de Molière, il opposa des comédies-ballets dont il emprunta les thèmes et l'esthétique à la farce. C'est le cas de “*L'amour médecin*”, agréable comédie-ballet, d'une exquise finesse, qui a pourtant une structure de farce. On a affaire à du théâtre physique et festif.

Molière reprit une intrigue traditionnelle, vieille comme le théâtre, éculée et banale, celle où un couple de jeunes amoureux fait face au père, un vieux bourru qui ne veut pas que sa fille épouse l'homme qu'elle aime car lui ne l'aime pas, question de rang et de dot ; d'où le chantage qu'elle exerce sur son père en se faisant passer pour malade tant qu'elle ne sera pas mariée ; des médecins consultent et, à la fin, l'amant berne le père en se déguisant en médecin pour venir soigner sa belle et l'épouser.

Molière a pu emprunter à Charles Sorel l'intrigue d'une de ses nouvelles, “*Olymthe*”, publiée en 1622 dans “*Le palais d'Angélie*”, encore que la jeune fille y soit vraiment malade. Par ailleurs, on note des réminiscences de Plaute, du “*Médecin volant*” (dont le point de départ est repris ici, tandis que, en III, 5, on a la même plaisanterie que dans la scène 4 du “*Médecin volant*”), du “*Dépit amoureux*”, surtout de la “*commedia dell'arte*” italienne. C'est pourquoi la pièce, une pochade charmante et lestée qui jaillit très librement de la verve de Molière, s'inscrivant dans la tradition du spectacle forain, présente une structure souple qui permet d'intégrer au jeu des «*lazzi*», des effets comiques propres à la tradition de

la «commedia dell'arte» ou que Molière avait déjà dans ses cartons : petites cascades, brèves scènes saugrenues, acrobaties, danse, pantomime, musique, le «deuxième entracte» faisant d'ailleurs danser «*plusieurs Trivelins et Scaramouches*», qui sont des personnages de la «commedia dell'arte» d'autant plus employés à propos que l'orviétan vient d'Italie ! D'autre part, Lisette est une véritable arlequine ; comme, en I, 6, elle «*fait semblant de ne pas voir Sganarelle*», on a un jeu traditionnel de la farce (voir «*L'école des femmes*», IV, 2 et «*Les fourberies de Scapin*», II, 7).

Molière recourut à un typique procédé de farce quand les quatre médecins, répondant à la fois, sont aussitôt interrompus par Sganarelle qui anime le jeu. La mise en présence de deux personnages contrastés produit aussi un effet comique, parce que leur dissemblance attire l'attention sur leur physique plutôt que sur le contenu de leurs propos ; c'est particulièrement le cas quand Molière nous présente les deux médecins ridicules que sont M. Macroton et M. Bahys, qu'il fait parler le premier (après avoir oublié de le faire en II, 4 !) très lentement, scandant son discours syllabe par syllabe, tandis que l'autre bredouille. Notons que cette délibération (II, 3) peut avoir été inspirée par un passage de Tirso de Molina dans «*La vengeance de Tamar*».

Molière annonça : «*La scène est à Paris dans une salle de la maison de Sganarelle*», mais cette indication pose un problème de mise en scène car, en fait, le lieu de l'action se déplace : on est d'abord dans la maison de Sganarelle, mais on doit être ensuite dans une place que bordent les demeures de quatre médecins et où le vendeur d'orviétan dresse ses tréteaux, avant de retourner dans la maison de Sganarelle.

Pour le dénouement, Molière fit preuve d'une exceptionnelle habileté. Mais il a pu être emprunté au «*Pédant joué*» de Cyrano de Bergerac.

Avec les intermèdes, qui sont des pantomimes, même si le ballet dansé sur une musique de Lully joue un rôle très secondaire, fut obtenue cette caractéristique des comédies-ballets qui est la fusion harmonieuse de la comédie et de la danse.

Avec cet impromptu charmant et léger, d'une désinvolture musicale et dansante, Molière introduisit dans son théâtre le thème de la mascarade pour laquelle son goût allait croître.

L'intérêt littéraire

Comme tous les dramaturges, Molière ne put avoir qu'un style de théâtre, s'adaptant aux différents personnages, à leurs caractères et aux situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs langages étant donc très variés.

On remarque dans ce texte :

-ces mots anciens :

-«*anneau constellé*» (III, 5) : «qui porte le signe de la constellation sous laquelle il a été fabriqué et dont il tiendrait un pouvoir magique» ;

-«*braverie*» (I, 1) : «souci d'élégance» ;

-«*émétique*» (II, 4) : «remède qui purge avec violence par haut et par bas, fait de la poudre et du beurre d'antimoine, dont on a séparé les sels corrosifs par plusieurs lotions» («*Dictionnaire*» de Furetière, 1690) ;

-«*forfanterie*» (III, 1) : «impudente vantardise», «charlatanisme», «hâblerie» ;

-«*galimatias*» (III, 1) : «discours obscur, et embrouillé, où on ne comprend rien, où les paroles sont mises confusément, et sans ordre ; et où il n'y a rien de naturel» («*Dictionnaire*» de Furetière, 1690) ;

-«*julep*» (II, 5) : «potion calmante et adoucissante, composée simplement d'eau distillée et de sirop» ;

-«*opérateur*» (II, 7) : «médecin empirique, charlatan» («*Dictionnaire*» de Furetière, 1690) ;

-«*ptisane*» (II, 5) : ancienne orthographe savante de «tisane» ;

- «*réplétion*» (II, 4) : «excès d'humeur» ;

- «*sympathie*» (III, 5) : au sens médical, «accord entre les affections physiques» ;
- «*vapeur fuligineuse et mordicante*» (II, 5) : «vapeur noirâtre et âcre» ;

-ces expressions anciennes :

- «*montrer son bec jaune à quelqu'un*» (II, 3) qui signifiait «lui montrer son inexpérience», les jeunes oiseaux ayant encore le bec jaune ;
- «*prêter le collet*» (II, 3) : «se présenter pour lutter» ou «combattre corps à corps contre quelqu'un» ;
- «*brider la bécasse*» (III, dernière scène) : «la prendre dans le piège fait de lacets ou de collets» ;

-ces répliques percutantes :

- «*Il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.*» (I, 4).
- «*Je ne sais si cela se peut ; mais je sais bien que cela est.*» (II, 2).
- «*Le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont de la vie.*» (III, 1).

L'intérêt documentaire

Il tient surtout à la satire de la médecine à laquelle se livra Molière :

Lui, qui était décidé à dénoncer tous les abus, s'en prit une fois de plus aux abus des médecins. Il les présenta en imposteurs cyniques, d'une prétentieuse ignorance, attachés à une tradition formaliste (celle de l'humorisme, théorie selon laquelle toute maladie est le résultat d'une altération de l'équilibre des humeurs ; d'où le recours à la saignée qui remédie à la surabondance des humeurs ou «pléthore», et à la purgation qui remédie à leur altération ou «cacochymie»), se plaisant à raisonner longuement (le mot revient souvent dans la pièce car on abusait du «raisonnement» qui tuait l'esprit d'observation et l'expérimentation ; d'où le précepte : «*experimentum periculosum*» [II, 5]), ayant tendance à suivre l'avis du médecin le plus âgé, l'«*ancien*» (II, 3) qui est celui qui détient depuis plus longtemps le grade de docteur, affichant une confiance totale et pointilleuse en leur art qui ne serait, pour Molière, que «*de pure grimace*» («*Dom Juan*», III, 1) et qui serait inutile car ne changeant rien au travail de la nature.

Il faisait même des médecins des requins solennels, tranchants, expéditifs et fastueux, ou des pédants fumeux mais circonspects, ou des renards diplomates, tous croyant moins, au fond, à l'efficacité (pour le malade) de la médecine, qu'à l'intérêt personnel qu'ils ont à faire respecter l'institution hautement lucrative dont ils sont les représentants responsables (c'est ce que dit bien M. Filerin en III, 1).

Cette satire de la médecine avait déjà été menée, un an auparavant, dans «*Dom Juan*». Ici, elle fut donnée sur le mode comique et presque anecdotique, comportant des caricatures, faites toutefois sans méchanceté, de vrais médecins (II, 2 à 5) qui étaient les médecins les plus en vue de la Cour, la pièce ayant d'ailleurs été connue aussi sous le nom de «*Les médecins*» qu'on trouve d'ailleurs dans le «Registre» de La Grange. Il leur donna des noms grecs forgés par Nicolas Boileau mais transparents :

- M. Des Fonandrès (nom qui signifie «le tueur d'hommes») serait Des Fougerais, premier médecin de Madame et d'autres grands de la Cour ; c'est lui qui préfère l'émétique comme traitement.
- M. Tomès (nom qui signifie «le saigneur») serait d'Aquin, un des médecins du roi ; c'est lui qui favorise la saignée comme traitement.
- M. Macroton (nom qui signifie «celui qui parle lentement») aurait pour modèle Guénaut, médecin de la reine ; en parlant, il hache chaque mot de manière exagérée, ce que Molière marqua bien dans son texte par tout un jeu de tirets et de points.
- M. Bahys (nom qui signifie «celui qui jappe, qui aboie») serait Esprit, premier médecin de Monsieur, frère unique du Roi ; il bredouille, mais prononce cette phrase terrible : «*Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles.*» (II, 5).
- M. Filerin (nom qui signifie «ami de la discorde») serait Yvelin, premier médecin de Madame ; son nom fut choisi par antiphrase car, en III, 1, il dit aux autres, qui sont plus jeunes, de ne pas se disputer

devant les malades, car cela pourrait faire comprendre au public que la médecine n'est que fraude et supercherie ; il rappelle à ses trop bouillants collègues que, en se querellant publiquement, ils risquent de dévoiler le mieux gardé des secrets professionnels : leur ignorance ; il indique : « *Le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie ; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier.* » Dans la même scène apparaît que l'idée que la crédulité populaire est telle que, comme il est dit dans *"Dom Juan"*, elle peut « *attribuer à des remèdes ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature* ».

Ce sont tous des médecins issus de la faculté de Paris qui, d'après les règlements, ne peuvent consulter avec un « *médecin du dehors* » (II, 3).

Molière multiplia les brocards et les flèches sur l'ignorance, la routine, la vanité, le pédantisme, et le cynisme des médecins. Il s'amusa à rendre leur bavardage quand ils se disputent au sujet de la maladie de Lucinde, estimant que, plutôt que de sauver le patient, il est plus important de suivre les règles établies, toute modification ruinant leur réputation ; il montra :

- le désaccord entre Des Fonandrès et Tomès ;
- l'aveugle respect d'Hippocrate que manifeste Tomès devant Lisette ;
- le cynisme du discours que tient Filerin à ses confrères ;
- leur souci de gagner de l'argent.

Molière fit de ces médecins des marionnettes cocasses au débit mécanique, trop lent ou trop rapide, mais toujours raide, et qui se mêlent très naturellement à la pantomime des intermèdes.

On ignore les raisons exactes d'un tel déchaînement. Ces médecins visés par Molière s'en plainquirent à Louis XIV qui leur aurait répondu : « Les médecins font assez souvent pleurer, pour qu'ils fassent rire quelquefois. » Robert Jouanny (dans *"Théâtre complet de Molière"*) commenta : « Il se souvenait peut-être des conférences tenues autour de sa scarlatine, ou encore des neuf consultants qui "alterquaient" au chevet de Mazarin, ne s'accordant pas sur la maladie dont le malade mourait, et la cherchant qui dans la rate, qui dans le foie, qui dans le poumon, qui dans un abcès du mésentère. Molière, que la tuberculose vraisemblablement a déjà touché, mais qui connaît un temps de relative sérénité jusqu'à la fin de 1665, a eu l'occasion de voir de près les médecins, sans pourtant éprouver encore l'impression d'être à leur merci. Il pourrait dire comme Madame de Sévigné : "J'aime les consulter, pour me moquer d'eux. Peut-on rien voir de plus plaisant que leur diversité?" Et de même que la marquise découvrait avec étonnement à Vichy un médecin avec qui on pût causer de Descartes ("Il sait vivre, il n'est point charlatan ; il traite la médecine comme en galant homme"), de même Molière trouvait plaisir au commerce de Mauvillain, dont il s'honorait d'être le malade. Ne disait-il pas de lui au roi : "Sire, nous raisonnons ensemble, il m'ordonne des remèdes. Je ne les fais point et je guéris". Il devait apprécier les saillies mordantes que le peu conformiste Guy Patin lançait contre ses confrères. Bien entendu il riait de ce traditionalisme archaïque hérité du XVI^{ème} siècle, qui pesait sur l'ensemble de la corporation :

« Affecter un air pédantesque,
Cracher du grec et du latin,
Longue perruque, habit grotesque,
De la fourrure et du satin,
Tout cela réuni fait presque
Ce qu'on appelle un médecin. »

Cette épigramme du temps explique le ton de Molière. L'esprit de routine, l'idolâtrie d'Hippocrate sévissaient partout. L'hostilité aux découvertes nouvelles qui risquaient de jeter bas l'harmonieuse explication donnée du corps humain faisait que l'on jugeait la théorie de la circulation du sang, établie par Harvey en 1628, "paradoxe, inutile, fausse, impossible, absurde et nuisible". / Il est piquant de voir qu'à cette ironie de principe contre le tour d'esprit des médecins d'alors, Molière en 1665 pouvait avoir un grief plus personnel. On a pris longtemps pour une légende absurde, pour un commérage de portière, le récit de Le Boulanger de Chalussay dans *"Élomire hypocondre"* sur un différend surgi entre Molière et son propriétaire qui était médecin. Sous la menace d'une expulsion Molière avait dû consentir à une augmentation de loyer. Et Mademoiselle Molière apercevant la femme du propriétaire

dans la salle du Palais-Royal se donna le plaisir de la faire mettre à la porte, "lui fit danser d'abord un branle de sortie". Grimarest allait donner de l'aventure une version à peu près semblable ; Molière fut évincé de son appartement ; Mademoiselle Du Parc le loua ; donna un billet de théâtre à la femme du propriétaire ; d'où l'incident. On reprochait aux médecins d'avoir inventé cette querelle de femmes pour diminuer la portée et la pureté des attaques de Molière. Or Joseph Girard a prouvé récemment, actes notariés en main, que Molière était bien locataire à cette date du médecin Louis-Henry D'Aquin, rue Saint-Thomas-du-Louvre, et qu'il déménagea vers ce temps-là.»

Par ailleurs, on voit Sganarelle, bon représentant de la crédulité populaire, aller acheter de l'orviétan. C'était un antidote vendu près du Pont-Neuf par un charlatan originaire d'Orviététo (Italie), «excellent contre toutes sortes de poisons, contre la peste, la petite vérole, la rougeole et toutes sortes de maladies épidémiques» que, «*en chantant*», recommande un «opérateur» :

*«L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan
Peut-il jamais payer ce secret d'importance?
Mon remède guérit par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an :*

*La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole.*

Ô grande puissance de l'orviétan !»

*«Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend
Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.
Vous pouvez avec lui braver en assurance
Tous les maux que sur nous l'ire du Ciel répand :*

*La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole.*

Ô grande puissance de l'orviétan !»

Enfin, on peut remarquer que Clitandre donne à Sganarelle une leçon qui anticipe la vogue récente du diagnostic psychosomatique : il lui dit de Lucinde que «*c'est de l'esprit qu'elle était malade*», qu'elle souffre d'un mal dont le siège est dans «*une imagination dérégulée, un désir dépravé de vouloir être mariée*».

* * *

Au début de la pièce sont montrés des commerçants dont Molière se moqua aussi, chacun, l'orfèvre qu'est M. Josse, et le marchand de tapisseries qu'est M. Guillaume, proposant à Sganarelle sa marchandise pour guérir sa fille de la mystérieuse maladie dont elle souffre. (I, 1).

* * *

Signalons que, si le valet s'appelle Champagne (I, 6), c'est qu'on donnait souvent aux valets le nom de leur province d'origine.

L'intérêt psychologique

Sganarelle est un personnage que Molière avait créé et auquel il avait déjà donné différents rôles, le faisant évoluer en gardant le même nom. Ici, il est sensiblement le même protagoniste que dans "*Le médecin malgré lui*" ; mais il est plus âgé, est même un vieux bourru, un veuf inconsolé mais sans illusion sur le compte de la défunte, un père à la fois généreux et égoïste, à la fois rusé et crédule. En effet, si son amour pour sa fille unique est vrai et sincère, il apparaît comme un bourgeonnement imprévu de l'amour de soi, et il ne veut pas à se dépouiller d'une partie de son bien pour la doter. De ce fait, il empêche les jeunes amoureux de s'unir.

Le jeune Clitandre, en amoureux fou, prend les habits d'un médecin pour tenter de déjouer Sganarelle, lui faire croire que le remède au mal dont souffre sa fille est un mariage fictif pour lequel le père signe ce qu'il croit être un faux contrat. Or le mariage est bien réel, et Sganarelle est dépouillé.

Mais c'est Lisette, la servante rusée, astucieuse, pleine de gouaille (*«J'ai connu un homme qui prouvait, par bonnes façons, qu'il ne faut jamais dire : une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine, mais : elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.»* II, 1), qui trame et dirige le complot, menant son monde tambour battant jusqu'au dénouement, Molière célébrant l'intelligence et l'esprit d'initiative qu'elle montre.

Les thèmes plus généraux

Au-delà de la satire de la médecine, Molière aborda des thèmes universels tels que :

- le ridicule des comportements humains face à des situations simples, des faux-semblants et des discours creux ;
 - la crédulité des gens face à l'autorité en place ;
 - l'autoritarisme des parents cherchant à contrôler les vies et les choix de leurs enfants sans se soucier de leurs désirs véritables ;
 - le désir de liberté des jeunes gens ;
 - la force de l'amour, le titre de la pièce, "*L'amour médecin*", étant d'ailleurs une ironie : ce n'est pas la médecine traditionnelle qui guérit Lucinde, mais bien l'amour et l'astuce des jeunes gens. L'amour s'impose comme le véritable remède aux maux que Sganarelle, aveuglé par son autoritarisme et sa croyance en la médecine, ne parvient pas à comprendre.
-

La destinée de l'œuvre

La troupe de Molière, étant devenue «troupe du roi», se devait de le divertir. Elle lui présenta donc "*L'amour médecin*" dans les jardins de Versailles le 15 septembre 1665, Molière tenant le rôle de Sganarelle. On dit que, pour rendre plus claires les allusions aux médecins connus, il fit jouer ses comédiens avec des masques aux traits de ses victimes, parfaitement reconnaissables. Il obtint un vif succès.

La pièce fut ensuite donnée «toute nue, sans intermède et sans orchestre» (car, à six mois des dépenses occasionnées par les machines de "*Dom Juan*", il fallait réduire les frais) au public à Paris au "Théâtre du Palais-Royal" à partir du 22 septembre jusqu'au 6 décembre 1665 ; puis elle revint au programme après les fêtes de Noël jusqu'à la clôture de Pâques. Guy Patin indiqua : «Tout Paris va

en foule (à cette pièce) pour voir représenter les médecins de la Cour, et principalement Esprit et Guénaut, avec des masques faits tout exprès.»

En janvier 1666, le texte fut publié avec un avis "*Au lecteur*" où Molière indiqua la différence essentielle qui existe entre l'œuvre théâtrale et l'œuvre littéraire, marquant ainsi l'objectif ultime du dramaturge, quel qu'il soit ; il écrivit : «*On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées, et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théâtre.*»

La pièce fut la première de Molière à être traduite ; ce fut en néerlandais, en 1666.

En 1867, à Nice, la pièce fut jouée avec une musique de Berton.

En 1880, à Paris, elle fut jouée avec une musique de Poise, et eut pendant quelque temps une certaine célébrité.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.ca